

SEDCONTRA

Co-esse

Le mystère trinitaire dans la pensée
de Jules Monchanin
(1895-1957)

Yann Vagneux

Co-esse

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, **Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercoeur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06704-9

ISBN pdf : 978-2-220-07699-7

Yann Vagneux

CO-ESSE

LE MYSTÈRE TRINITAIRE
DANS LA PENSÉE
DE JULES MONCHANIN —
SWÂMI PARAMÂRÛBYÂNANDA
(1895-1957)

*À trois passeurs :
Pierre Ceyrac, s.j., Sarananda et Françoise Jacquin.*

*À Paul Gilbert, s.j. et Luis Ladaria, s.j.
qui ont accompagné un nouveau départ.*

«Sic Deus voluit novare sacramentum
ut nove unus crederetur per Filium et Spiritum»
Tertullien, *Adversus Praxean* 31, 2

«Que cela nous fait du bien !
Comme j'ai besoin de me retremper
dans ce christianisme fort et beau et universel !»
Louis Althusser en 1937 après une conférence
de l'abbé Monchanin

Introduction générale

« J'ai bien honte devant lui, de me sentir un symbole – et non une réalité – de son désir et devant tous de ne laisser aucune œuvre. Je n'aurai été qu'une image, l'esquisse d'un désir¹. » Par cette émouvante confidence à la veille de son départ pour l'Inde, Jules Monchanin (1895-1957) évoquait sa dernière rencontre avec Henri de Lubac qui garda de ces adieux à un carrefour de la Croix-Rousse la plus forte image « d'un homme qui se trouvait inexorablement chassé loin des images, pèlerin de “la voie hors des signes”, ravi au désert par un “implacable appel”, attiré par Celui qui n'est au cœur secret de tout que parce qu'Il est au-delà de tout² ». De cet étonnant prêtre lyonnais, il nous reste aujourd'hui les somptueux « instantanés » par lesquels ses amis, afin de faire « entrevoir à quelques-uns, comme à travers une fente, sa figure intime », tentèrent de fixer pour la postérité « quelques traits de cet homme extraordinaire, qui, si souvent amené à parler, fut si peu discoureur³ ». D'ailleurs, pour prendre la mesure d'un destin singulier vécu entre les bords du Rhône et de la Saône et ceux de la Kâverî, il est bon de revenir à ces « images fugitives⁴ » et particulièrement à deux d'entre elles. La première, inoubliable, porte encore toute la reconnaissance d'une dette spirituelle :

L'aumônier de mon collègue était à cette époque l'abbé Monchanin. On commence de connaître cet homme, l'un de nos purs contemplatifs. Un corps frêle, presque inexistant que matérialisait la soutane noire, un visage émâcié, mobile extrêmement d'où jaillissait le regard comme un

1. Lettre de J. Monchanin à M. Prost du 20 avril 1939, *MIMC*, 147.

2. H. DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*, 9.

3. H. DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*, 10.

4. H. DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*, 9.

feu plutôt que comme une lumière; des lèvres comme des ailes rapides, de celles qui n'ourlent pas les mots, mais portent au plus vite la pensée; des mains fines et transparentes que le geste de l'oblation élevait vers le ciel; dans sa cellule à peine meublée il avait l'air d'un aigle captif, amaigri par la nostalgie, tassé quelque peu sur lui-même, fripé par le long exil mais toujours vivant en esprit sur les hauteurs¹.

La seconde, baignée de la lumière ocre des soirs indiens, est remplie de « la paix de l'Un » que celui dont le nom sans-crit était Swâmi Paramârûbyânanda² donna « en abondance à tous ceux qui l'ont approché³ » :

On venait simplement le voir, ou plus souvent encore demander sa bénédiction. On lui apportait des fruits, on touchait ses pieds, et dans son extrême simplicité, le père laissait faire, comme si l'hommage était adressé à quelqu'un d'autre. Les visiteurs étaient de toutes castes, quoique les très pauvres furent en majorité. Et tous, du brahme à l'intouchable, étaient sensibles au rayonnement de cet homme frêle, prêtre du Très-Haut, de cet homme qui fut sans doute, pour eux tous, un peu comme la révélation de la charité de Dieu même⁴.

1. PIERRE EMMANUEL, *Autobiographies*, 139. Ce portrait parut pour la première fois, du vivant de Monchanin, en novembre 1947 dans un article des Études intitulé « Qui est cet homme ? ».

2. Ce nom signifie : « celui dont la joie est le Suprême Sans-Forme » en référence à l'Esprit-Saint.

3. Témoignage d'une petite sœur du Sacré-Cœur de Jésus, *LM*, 545.

4. Témoignage de Madeleine Biarreau, *AJM*, 118.

1. Au-delà des images

Bien qu'il reconnût jadis n'être «qu'une image¹», Monchanin se refusait pourtant en ses derniers jours à devenir une icône aux yeux de la lointaine Europe qui ne l'avait pas oublié : «mon nom est devenu, à mon insu, un lieu de référence mythique : étrange et humiliant pour un homme qui n'a rien produit, rien créé et dont les recherches trop dispersées n'ont abouti à aucune construction²». À une publicité intempestive, il préférerait le silence car il savait trop bien que sa vie en Inde n'était encore que «l'esquisse d'un désir³». Néanmoins, nous devons saluer aujourd'hui tous ceux qui partagèrent alors leurs souvenirs pour communiquer la grâce qu'ils avaient reçue auprès de ce prêtre dont Joseph Folliet, secrétaire général de la Chronique sociale de France, n'hésita pas à affirmer en 1960 qu'il fut «l'une des plus grandes figures, peut-être la plus grande figure du clergé français entre la guerre de 1914 et nos jours⁴». Quelle que soit l'appréciation que nous pouvons donner à cette déclaration, il n'en reste pas moins que depuis la mort de l'abbé Monchanin, le 10 octobre 1957, plus d'une centaine d'articles⁵ ont été écrits sur sa personne et sa vie. Ils furent le fruit tout d'abord de la sollicitude de deux amis, Édouard Duperray⁶ et Henri de Lubac, qui assurèrent la transmission de son héritage spirituel, aidèrent la publication de textes inédits et encouragèrent la rédaction de quelques thèses

1. Lettre de J. Monchanin à M. Prost du 20 avril 1939, *MIMC*, 147.

2. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 28 juin 1955, *AS*, 244.

3. Lettre de J. Monchanin à M. Prost du 20 avril 1939, *MIMC*, 147.

4. Témoignage de Joseph Folliet, *AJM*, 54.

5. Nous donnons en annexe une bibliographie des différents écrits sur notre auteur. Dans la mesure des documents qui nous étaient accessibles, nous l'avons voulue aussi complète que possible.

6. Édouard Duperray (1900-1990) rencontra Jules Monchanin au séminaire de Francheville en 1919. Une amitié indéfectible naquit entre les deux prêtres lyonnais, l'un consacré à l'Inde et l'autre à la Chine. Après la mort de son aîné, Duperray collecta toutes ses archives, les dactylographia et surtout fit connaître en France la destinée de son ami.

doctorales¹ sur l'histoire de cette étonnante destinée. Quand ils rejoignirent celui qui les avait précédés sur l'autre rive, Françoise Jacquin² prit leur relais en éditant une série de lettres de Monchanin et en écrivant une remarquable biographie. Au même moment, l'âshram du Shântivanam et particulièrement les sœurs Marie-Louise et Sarânanda³ firent connaître à quelques membres de l'Église indienne et à des chercheurs de Dieu venus de tous horizons la vision prophétique de l'un des pionniers de la rencontre du christianisme et de l'hindouisme. Un double colloque⁴ en 1995 permit d'ailleurs de croiser les regards français et indien sur la vie d'un prêtre que d'aucuns voudraient porter sur les

1. L'Indien Joseph Mattam fut le premier à traiter en 1972 de Monchanin dans une thèse soutenue à l'Université grégorienne, sous la direction de M. Dhavamony, qu'il intitula *Catholic approaches to Hinduism: a study of the world of the European orientalists P. Johannes, O. Lacombe, J-A. Cuttat, J. Monchanin and R-C. Zaehner*. Vint ensuite en 1974 la thèse de Jacques Petit *Le milieu de formation de l'abbé Monchanin (1895-1925)* sous la direction de René Rémond à Paris X. Enfin, Jean-Marie Julia présenta à Lyon III en 1983 sa thèse *L'œuvre missionnaire de J. Monchanin en Inde (1938-1957)* dirigée par Jacques Gadille. En 2006, Natalie Malabre a consacré à l'abbé Monchanin un chapitre de sa thèse *Le religieux dans la ville du premier vingtième siècle. La paroisse Notre-Dame Saint-Alban*, soutenue à Lyon II sous la direction d'Étienne Fouilloux.

2. Françoise Jacquin fut durant des années aux côtés de Jean Daniélou dans le Cercle Saint-Jean-Baptiste. Légataire des archives d'Édouard Duperray, elle a continué à faire connaître en Europe la figure de l'abbé Monchanin ainsi que celle du père Le Saux, de Louis Massignon ou encore de la mère Marie de l'Assomption.

3. La sœur indienne Marie-Louise découvrit la destinée de l'abbé Monchanin lors d'une longue période de formation en France dans les années 1960. À son retour en Inde, elle fonda l'Ananda Ashram, pendant féminin du Shântivanam et désormais affilié comme lui à l'ordre des Camaldules. Quant à la sœur Marcelle, de l'abbaye bénédictine de Pradines, elle fut, dès le premier mois de sa vie monastique, fascinée par la figure de Jules Monchanin venu visiter sa communauté lors d'un bref retour en Europe en 1946. Après des années de vie cénobitique puis érémitique, elle partit en 1979 pour l'Inde où elle reçut le nom de Sarânanda. Jusqu'en 2008, elle a résidé principalement au Shântivanam avant de devoir revenir à Pradines suite à une grave maladie.

4. Cf. *Jules Monchanin (1895-1957). Regards croisés d'Occident et d'Orient. Actes des Colloques de Lyon-Fleurie et de Shântivanam-Thannirpalli*, Lyon 1997.

autels. Néanmoins, si les récentes études ont mis en lumière l'enracinement de Monchanin dans l'exceptionnel creuset intellectuel des années 1930 ainsi que sa vocation missionnaire, prémices des transformations postconciliaires de l'Église, il nous semble que sa vision intellectuelle – particulièrement philosophique et théologique – reste toujours dans l'ombre. Certes, l'icône conservée par le temps continue à refléter sa lumineuse sainteté mais, derrière elle, une profondeur demeure encore cachée, d'autant que tous les témoignages concordent pour affirmer que l'intelligence était l'une des dimensions les plus marquantes de son aura spirituelle :

C'était peut-être la plus belle intelligence que j'aie rencontrée dans la vie. Une sorte de flamme pénétrante, qui brillait peu, mais qui illuminait et réchauffait. Littéralement, il savait tout et comprenait tout. Méditatif et silencieux, il a peu écrit et relativement peu parlé. Mais le souvenir de sa parole demeure vif chez tous ceux qui l'ont entendue. Et ses écrits sont d'une densité presque effrayante : chaque mot porte une richesse. Il était, plus encore, un spirituel. Son âme brûlait son corps et se communiquait par son regard. Il a conduit jusqu'à sa conclusion logique son aventure intérieure¹.

Sans vouloir faire affront à l'humilité abyssale d'un homme qui porta à l'incandescence « la sanctification de la vie intellectuelle² », il nous faut encore rappeler une confiance d'Henri de Lubac pour saisir toute son envergure intellectuelle :

1. Témoignage de Joseph Folliet, *AJM*, 53-54.

2. « La sanctification de la vie intellectuelle » est le titre d'une note inédite de Monchanin écrite à Lyon dans les années 1935-1938.

Si la France et l'Europe avaient connu ce qu'était le père Monchanin, on ne l'aurait jamais laissé partir aux Indes parce que nous avons peut-être deux ou trois intelligences de cette valeur, de cette capacité, par génération, et nous en avons tant besoin¹.

Ces derniers mots nous font prendre la mesure de l'absence paradoxale jusqu'à ce jour, malgré quelques articles importants² lors du colloque du centenaire de sa naissance, d'une étude systématique de la pensée de Monchanin qui nous permettrait de mieux comprendre la singularité de sa vocation entre Occident et Orient. Toutefois, cette lacune est plus imputable à notre auteur lui-même qu'à la postérité. Une première raison tient à son existence caractérisable par le terme d'exode qui fut si présent sous sa plume. En effet, dans son départ missionnaire, il quitta la scène intellectuelle française sans lui avoir laissé une seule synthèse de ses multiples travaux. Dans sa terre d'élection, il n'écrivit pratiquement rien si ce n'est un petit manifeste pour son âshram et quelques conférences pour les publics français de Pondichéry ; ainsi l'Église de l'Inde ne garda-t-elle aucune trace en anglais de ce précurseur dont la mémoire fut occultée par celle d'Henri Le Saux ou de Bede Griffiths. De plus, entre la France et l'Inde, sa recherche intellectuelle s'établit dans un *no man's land* assez impénétrable car il requiert la maîtrise de ses domaines de prédilection parmi lesquels nous pouvons citer la théologie, la philosophie et l'indologie... Une deuxième raison de cette lacune tient à la conservation très éclatée des quelques écrits monchaniens.

1. Confiance d'Henri de Lubac à mère Véronique (Clotilde Vacheron) en 1942. Cf. Mère VERONIQUE, Conférence inédite sur le Swâmi du 26 août 1974.

2. Dans la suite de cet ouvrage, nous ferons recours en particulier aux communications que donnèrent à ce colloque Ysabel de Andia : « Jules Monchanin. La mystique apophasique et l'Inde » (RCOO, 109-142) et Jean-Yves Lacoste : « L'ipséité chez Monchanin » (RCOO, 154-156).

Hormis les récents volumes des lettres dans lesquelles il livra à ses confidents la substantifique moelle de sa pensée, ses articles des années 1930 et les deux ouvrages publiés de son vivant¹ sont aujourd'hui difficiles d'accès. Surtout reste inédit un grand nombre de ses précieuses notes² qu'Édouard Duperray et Henri de Lubac rassemblèrent après sa mort et qui sont conservées aux archives municipales de Lyon. Derrière leur aspect abrupt, celles-ci confirment le jugement de «qualité exquise» et de «plénitude incomparable» que le célèbre jésuite fit de cette «œuvre restreinte³»:

Il n'avait presque rien publié. Il n'a laissé que peu d'écrits. Mais ce peu (schémas d'entretiens, notes personnelles, lettres intimes) est d'une densité comme d'une qualité rare, que le recul du temps ne met que mieux en lumière⁴.

Face à une richesse encore inconnue du grand public et forts de toute la recherche historique sur Jules Monchanin, l'heure est venue cinquante ans après sa disparition de ressaisir le cœur de la vision théologique qu'il développa à Lyon dans les années 1930 et qui le conduisit vers l'Inde où elle connut une étonnante dilatation.

2. L'épicentre trinitaire d'une pensée

Une fois entrepris le travail de récolte de tout le *corpus* monchanien, une première difficulté surgit. Face à des écrits d'«une densité presque effrayante⁵», le lecteur peut

1. Il s'agit du recueil *De l'esthétique à la mystique* en 1955 et des *Ermites du Saccidānanda* en 1956.

2. Dans les annexes de ce livre, le lecteur trouvera une recension de toutes les notes inédites ainsi qu'un essai de chronologie systématique des écrits monchaniens.

3. H. DE LUBAC, *Images de l'abbé Monchanin*, 115.

4. H. DE LUBAC, *Théologie dans l'histoire* II, 374.

5. Témoignage de Joseph Folliet, *AJM*, 54.

éprouver «une gêne devant l'abstraction de cette pensée souverainement elliptique» car «chaque phrase condense un ensemble devenu indivisible de lectures, d'expériences et de raisonnements¹». Pour surmonter cela, il ne faut pas seulement «des qualités d'intelligence et une richesse culturelle²» que nous donne la fréquentation assidue de Monchanin mais est surtout nécessaire un certain sens artistique – musical ou pictural – nous permettant d'entrer dans un style inimitable de pensée et d'écriture :

Dépouillées de tout artifice, [ces notes] se présentent comme l'expression d'une pensée saisie à sa source, en son jaillissement, et, si l'image affleure parfois, c'est à la manière extrême-orientale, pour marquer des correspondances ou exprimer lyriquement une idée. Pensée pure, d'une rare densité, servie par une dialectique aiguë mais toujours vérifiée par l'expérience³.

Après cette première familiarisation, une autre difficulté attend notre recherche. À ce stade, en effet, nous sommes comme des archéologues face aux tesselles d'une antique mosaïque dispersée au gré du temps. Certes, nous pouvons classer les différentes notes et articles suivant leur champ d'intérêt : la théologie, la philosophie, la missiologie, l'art, la science... Nous pouvons aussi laisser provisoirement de

1. PIERRE EMMANUEL, «La loi d'exode», *EM*, 20.

2. Cf. le témoignage de Suzanne Monin dans *Le Salut public* du 4 avril 1936 au lendemain de la conférence «L'amitié et l'amour. De la solitude à Dieu» : «On ne distille pas l'élixir, on ne résume pas une conférence de M. l'abbé Monchanin : si dense de pensée et si dépouillée d'expression et si fulgurante dans son elliptique présentation, si frémissante de charité et d'un contours si pur, elle requiert de l'auditeur des qualités d'intelligence et une richesse culturelle dont le *tonus* doit être rarement atteint par une salle aussi pleine que celle d'hier» (*RCOO*, 62-63).

3. E. DUPERRAY, «Avant-propos à *De l'esthétique à la mystique*», *EM*, 41.

côté les domaines mineurs dans lesquels la contribution de notre auteur ne semble pas avoir été totalement originale. Néanmoins, une question demeure : quel est le centre de gravité de sa pensée ? Quel est le lieu à partir duquel s'éclaire toute sa recherche polymorphe ? Trouver ce centre devrait permettre, autant que faire se peut, d'accéder à la synthèse théologique qui habitait son esprit à défaut d'être consignée par écrit. Fort heureusement pour nous, à un moment charnière de son existence quand après avoir laissé l'Europe, il commençait à prendre pied en Inde, Monchanin écrivit à l'intention d'Édouard Duperray et d'Henri de Lubac une lettre programmatique contenant un regard rétrospectif et prospectif sur son cheminement intellectuel :

Rétrospective de ma pensée – dominée d'abord par la fascination de l'unité (quasi parménidienne et aussi quasi shankarienne), besoin substantiel et qui me signe, dès ma naissance métaphysique, comme indien ; besoin avivé par les Grecs : Parménide, Platon, Plotin – les mystiques intellectuels – l'idéalisme occidental. Tu as connu cette période (où le multiple, pourtant, pullulait sous les espèces d'une curiosité extensive inlassable). Puis, tournant essentiel : apparition de plus en plus contraignante de l'altérité identifiée à la personne ; sentiment croissant de la singularité sans fond de chaque personne, précisée en sa traduction philosophique, par Kierkegaard et toutes les philosophies existentielles (Marcel, Wahl), retrouvée dans le *Parménide* même, creusée sans limite par la religion (le Tout-Autre de la Bible, du judaïsme, de l'islam, du christianisme surtout). Transcendance du Dieu intérieur (au cœur de toute mystique authentique, même indienne), la Trinité des Personnes, la charité comme exigence d'altérité... L'exigence

d'unité s'emparant de l'altérité découverte et creusée (et aimée) devait engendrer une ontologie du *co-esse* (qu'on peut nommer à volonté : métaphysique de la présence, de l'amour, de la communion). Aboutissement d'une philosophie de la personne comme *esse alius*. Une telle synontique m'apparaît seule compatible avec ma vision : d'une théologie trinitaire centrée sur la circumincession – du Corps mystique – de la création (rapport du Plérôme à la circumincession), de la mystique (panchristisme substantiel et panparaclétisme substantiel excluant le panthéisme). Comme elle est aussi illumination des profondeurs humaines : action, art, pensée, amour, religion... Elle m'apparaît maintenant sur-indienne : la pensée transmutatrice de l'Inde pure en christianisme pur. J'aimerais que ces deux pages soient communiquées au père de Lubac pour qu'il les discute et me donne son point de vue (direct ou par toi), toute sa pensée. De même, si possible, les considérations sur la métaphysique du *co-esse*¹.

En cette lettre capitale de 1940, apparaît l'expression latine *co-esse* dans différentes formules : « ontologie du *co-esse* », « métaphysique du *co-esse* » ou encore dans la formule, inspirée du grec, « synontique » à laquelle était généralement préférée celle de « synontologie », c'est-à-dire littéralement l'ontologie de l'être qui est *sun-on* – « co-être ». De façon étonnante, le terme *co-esse* accompagna notre auteur depuis ses premières recherches lyonnaises jusqu'aux *ultima verba* indiens. Une autre lettre rétrospective de 1941 peut nous aider à en percevoir le sens :

1. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 10 mars 1940, AS, 123-124.

Ma recherche et ma méditation (entrelacées) sont de plus en plus centrées sur l'unité trinitaire – l'unité du *co-esse* créé (devenir) – l'unité de ces deux unités dans le Verbe incarné et l'Esprit envoyé. Contemplation de la circumincession et métaphysique synontique se fondent et c'est une exigence d'extase substantielle (si loin de moi, hélas ! Je me sens parfois si perdu...). L'extase pure (yoga) se transsubstantie dans l'Esprit en pure extase, participation, elle, aux Hypostases ; et c'est la même conversion que celle de la douleur du Vendredi saint en la joie pascale¹.

Sans chercher pour le moment à tout expliciter, nous pouvons affirmer à la lumière de ces deux missives que le terme *co-esse* désigne tout autant l'unité incréée de la circumincession trinitaire que l'unification de toute la multiplicité créée dans le Plérôme christique. Nous faisons alors l'hypothèse que la réalité du *co-esse*, surtout dans sa forme trinitaire, fut le centre de la pensée de Monchanin – voire même son épiscentre tant nous verrons que, dans leur extrême diversité, ses recherches portaient, telles des ondes sismiques, de la contemplation de la Trinité et ne cessaient d'y revenir. Ceci étant dit, nous comprenons que le projet de synontologie – seule forme « compatible² » avec cette vision – eut mission non seulement de penser le Mystère de Dieu comme *co-esse* des Trois mais aussi de penser le mystère du monde à la lumière du *co-esse* divin dans l'optique d'édifier ce que Laberthonnière appelait une « métaphysique de la charité » ou encore ce que des théologiens plus récents nomment « ontologie trinitaire ». Tout l'enjeu de notre étude est désormais d'approcher la réalité du *co-esse* dans ses versants incréé et créé afin de saisir toute l'ampleur d'un

1. Lettre de J. Monchanin à M. Prost du 29 juin 1941, *MIMC*, 163.

2. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 10 mars 1940, *AS*, 124.

itinéraire intellectuel commencé à Lyon et poursuivi en Inde malgré la rupture indéniable du départ missionnaire. Pour ce faire, nous devons parcourir trois étapes indiquées par la lettre programmatique du 10 mars 1940 qui nous servira de fil d'Ariane. Tout d'abord, en nous centrant sur la «circumincession», nous considérerons la théologie trinitaire que notre auteur élaborait au regard de la philosophie grecque et qu'il plaça au fondement de sa synontologie. En nous tournant ensuite vers le «Plérôme» eschatologique, nous découvrirons comment il a étendu ce projet à tout l'ordre créé en déployant une «philosophie de la personne comme *esse alius*¹», un «panchristisme substantiel²» et une singulière approche du catholicisme ecclésial. Enfin, en contemplant la nouveauté du *sam-sat*, transcription sanscrite du *co-esse*, nous chercherons à comprendre comment la pensée de la circumincession trinitaire et du Plérôme christique a préparé l'ultime forme «sur-indienne» de la synontologie : «la pensée transmutatrice de l'Inde pure en christianisme pur³». Dans cette dernière étape, la problématique de l'un et du multiple – constant horizon philosophique de notre recherche – sera reprise dans toute la radicalité que lui donna la terre de Bhârat⁴. Au terme de l'étude des multiples dimensions du *co-esse*, nous espérons que la compréhension de ce concept nous permettra d'éclairer toute la pensée de Monchanin afin de voir quelle profondeur théologique animait ses visions les plus avant-gardistes particulièrement dans le domaine missiologique. Surtout, nous faisons le vœu que la redécouverte de son œuvre singulière fasse grandir notre émerveillement envers l'insondable nouveauté de l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit auquel nous sommes conviés à participer tous ensemble et pour l'éternité.

1. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 10 mars 1940, AS, 124.

2. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 10 mars 1940, AS, 124.

3. Lettre de J. Monchanin à E. Duperray du 10 mars 1940, AS, 124.

4. *Bhârat* est le nom sanscrit traditionnel de l'Inde.

PREMIÈRE PARTIE

CIRCUMINCESSION

Théologie et philosophie

Introduction

Quand il confia, le 15 janvier 1947, dans ses adieux aux clarisses de Rabat, que «la valeur d'une vie, c'est son poids d'adoration¹», Jules Monchanin ne pouvait nous laisser de meilleure clef pour interpréter sa vocation et sa pensée : vivre en louange et adoration de la Sainte Trinité, comme il l'écrivit d'ailleurs à Marguerite Prost² quelques jours après son arrivée aux Indes le 18 mai 1939 :

J'étais heureux que mon premier dimanche à Trichinopoly soit celui de la Trinité... Ma vie n'a pas d'autre sens que celui de la louange et de la contemplation de cet unique et total Mystère³.

Dix-huit ans plus tard, suite à la mort de celui qui fonda en 1950, à l'orée d'un bois de manguiers au bord de la Kâverî, un âshram chrétien dédié à la Trinité sous son appellation sanscrite de *Saccidânanda*⁴, Henri de Lubac confirma l'unité de cette vie, de cette vocation et de ce sacrifice :

Voici donc parti cet ami incomparable ! Dieu vous aura permis de le revoir longuement – mais dans le déchirement et la séparation suprême. Ce

1. J. MONCHANIN, « Adieux à la communauté de Rabat », *AJM*, 58.

2. Marguerite Prost (1911-1989) fut l'une des filles spirituelles de Monchanin à Lyon. Elle partit s'établir aux Indes en 1946 où elle épousa en 1948 le Pondichérien Emmanuel Adiceam. Nous lui devons d'avoir dactylographié les précieuses notes lyonnaises de notre auteur et d'avoir conservé, après sa mort, ses papiers indiens.

3. Lettre de J. Monchanin à M. Prost du 9 juin 1939, *MIMC*, 147.

4. Dans le Vedânta shankarien, le terme sanscrit *Saccidânanda* est la triple qualification de l'Absolu comme Être (*Sat*), Pensée (*Cit*) et Béatitude (*Ananda*). Pour Monchanin, seule la Sainte Trinité pouvait conférer une lumière définitive à cette approche de l'Absolu en dévoilant dans le *Sat* le mystère du Père, dans le *Cit* celui du Fils et dans l'*Ananda* l'Esprit Saint. Cf. G. GISPERT-SAUCH, « Réflexion chrétienne sur le Saccidânanda ».

retour *in extremis* aura aussi permis à plusieurs de voir à quel point l'esprit de Dieu le possédait, à quel point il vivait en vérité, chose si rare, ce Mystère trinitaire qui était pour lui l'objet d'une réflexion si aiguë. En lui, la force de l'intelligence se doublait d'une force spirituelle extraordinaire parce que d'en haut, avec une simplicité calme, humble et souriante, il a suivi l'appel si dur et si doux qui retentissait en lui¹...

Si l'ampleur de la recherche intellectuelle que ce prêtre a menée durant cinq décennies peut légitimement donner le vertige à qui veut en prendre la mesure, elle ne manque pourtant pas d'un foyer unificateur : la Trinité. En ce sens, Monchanin est un représentant singulier et encore trop méconnu du renouveau de la théologie trinitaire au xx^e siècle. La singularité de celui qui confessait que c'était « à cause du Mystère trinitaire, l'alpha et l'oméga, [qu'il était] chrétien² » vient d'ailleurs de la perspective constamment missionnaire dans laquelle il a conduit sa réflexion théologique afin d'annoncer la nouveauté de ce Mystère au cœur de l'Inde et de le reformuler avec les concepts assumés, purifiés et transfigurés de cette culture plurimillénaire, à l'instar de ce que l'Église accomplit jadis en Grèce aux premiers siècles de son expansion ou encore de ce que les Septante et Philon d'Alexandrie réalisèrent dans le monde hellénistique. Nous pouvons en fait affirmer que, depuis le vœu missionnaire qu'il fit au sortir inespéré de sa pleurésie en 1932, et même avant sans doute, il gardait toujours en vue l'Inde jusque dans son détour par la pensée grecque qui constituera le point de départ de notre réflexion. Ceci explique que sa théologie trinitaire, qui n'a malheureusement jamais abouti à une œuvre achevée, fut néanmoins

1. Lettre d'H. de Lubac à E. Duperray du 20 octobre 1957, AS, 262.

2. Lettre de J. Monchanin à mère Véronique (C. Vacheron) vers 1955, LM, 507.

fortement unifiée et fixée très tôt dans ses grandes lignes. Pour cette raison, nous nous autoriserons à lire de manière synchronique tous les tessons épars que sont ses notes sur la Trinité, pour la plupart inédites.

Soulignons dès maintenant que notre auteur a mené sa contemplation et sa méditation sur le Mystère trinitaire à partir d'un centre précis : l'unité de la circumincession des Trois qui brise et transfigure, dans sa nouveauté inouïe, toutes les visions que la Grèce philosophique ou l'Inde mystique ont eues de l'Un. L'étude attentive de l'unité du Père, du Fils et de l'Esprit marquera la deuxième étape de notre cheminement. Enfin, c'est à partir de la révélation de la nouveauté trinitaire qu'il a voulu déployer le projet, certes démesuré et en cela inachevé, de la synontologie : repenser toute la réalité dans la lumière de la Trinité. Pour commencer à le comprendre dans toute son amplitude, nous devons en exposer, dans un troisième temps, les fondements. Ainsi, au terme de cette première partie consacrée à la divine circumincession, nous espérons pouvoir mieux comprendre comment Monchanin vécut, tout au long de sa vie, la réponse que, jeune séminariste, il fit à la demande de son supérieur de ce qu'il attendait de la théologie : «m'unifier¹ !»

1. Cf. *AJM*, 16.

Chapitre I

La problématique de l'un et du multiple dans la philosophie grecque

Dans le portrait de celui qui fut jadis à Lyon son aumônier, Pierre Emmanuel¹ nous a laissé l'un des témoignages les plus émouvants de la quête intellectuelle de Jules Monchanin :

Cet homme était universel en tout : un pionnier de la connaissance ; pas un domaine qu'il n'eût recensé, pas un mode de la pensée dont il ne connût le devenir. Ce n'était pas simple appétit de connaître pour connaître : mais prescience de l'unité du monde humain, de l'intégrale de toute pensée même aberrante².

Il était en effet chez notre auteur bien des traits de l'esprit qui l'apparentaient aux hommes de la Renaissance et à leur ambition de tout connaître. Pourtant, son humilité face à l'ampleur de la connaissance disponible en ce début du xx^e siècle le garda de prendre comme devise «de omni re scibili». Il chercha plutôt un angle de vue qui lui permit d'embrasser les lignes de force du savoir non seulement de l'Occident gréco-romain et chrétien mais aussi de toutes les cultures et civilisations pour lesquelles il s'était passionné depuis son plus jeune âge : l'Inde, le judaïsme, l'islam, la Chine, les primitifs et le marxisme... La découverte de cet angle de vue fut d'autant plus importante que ce passeur de civilisations était habité d'une «prescience de l'unité

1. L'écrivain et académicien Noël Matthieu (1916-1984), plus connu sous le nom de Pierre Emmanuel, fut à Lyon un élève du collège des Lazaristes dont Monchanin était l'aumônier de 1934 à 1938.

2. PIERRE EMMANUEL, *Autobiographies*, 139-140.

du monde humain» dans laquelle les cultures ne sont pas cloisonnées en leurs particularités mais font signe, en leurs irréductibles singularités¹, vers une unité plus grande de l'esprit humain qu'il savait théologiquement marqué du sceau de la création divine. Au fil de ses études, il avait très tôt mis à jour cette unité qui, au cœur de la diversité des civilisations, se manifeste dans la permanence d'une triple question – indissolublement philosophique et religieuse – portant sur le mystère de soi, le mystère du cosmos et le mystère de l'Être. C'est alors qu'il découvrit déclinée de multiples manières, sur les versants anthropologique, cosmologique et théo-ontologique, la même problématique de l'un et du multiple par laquelle il voulut embrasser tous les cheminements humains en leurs singularités et en leur commune identité. Ainsi le confia-t-il à nouveau dans l'une de ses toutes dernières conférences à l'Institut français de Pondichéry en 1955 :

Toute métaphysique porte sur le moi, l'univers et l'Être : le moi qui, inscrit dans l'univers, s'interroge sur l'Être, et par cette interrogation même découvre la signification du monde et de soi-même. C'est là la *philosophia perennis*, à condition d'entendre par ce terme non point la permanence d'un système que l'histoire n'atteste nulle part, mais la pérennité d'une problématique. Le rapport de l'Être aux êtres, autrement dit de l'Un au multiple est l'axe de cette problématique dans les trois groupes majeurs de

1. En nous inspirant de la distinction que Maurice Blondel proposa entre l'*individuel* «sorte de système clos, étranger à tous les autres, conçu et délimité par ce qu'il y a de propre et d'irréductible» et le *singulier* qui est «le retentissement, en un être original, de l'ordre total, comme l'universel est présent à chaque point réel qui contribue à l'harmonie de l'ensemble», nous entendrons désormais dans ce travail comme *particulier* ce qui est renfermé en soi-même, au contraire du *singulier* qui, dans sa caractéristique propre, est ouvert à l'universel. Cf. M. BLONDEL, *L'itinéraire philosophique*, 75-79.

l'humanité pensante : la Chine, l'Inde, la Grèce. La Grèce platonicienne et néo-platonicienne a posé et résolu ce problème. [...] Dans l'Inde, les systèmes s'opposent d'après la solution que chacun d'eux donne à ce même problème de l'un et du multiple : *dvaita* [dualité], *advaita* [non-dualité] stricte ou différenciée¹.

En effet, l'homme, sous quelque ciel qu'il se trouve, pressent en son esprit l'Un au cœur du mystère de l'Être – particulièrement lorsque celui-ci est le divin Absolu. Mais l'expérience qu'il fait de son propre soi souvent divisé et, plus encore, la confrontation aux autres soi et à la totalité du cosmos le ramènent immanquablement au multiple. Partout donc, dans la diversité des réponses qui manifestent le propre de chaque civilisation, s'atteste une même problématique fondatrice sur laquelle Monchanin focalisa très tôt sa recherche intellectuelle. La deuxième communication qu'il donna le 19 février 1931 à la Société lyonnaise de philosophie², intitulée «Le problème de l'un dans le

1. J. MONCHANIN, «Apophatisme et Apavâda», *MIMC*, 119. Nous ne ferons aucune référence, dans cet ouvrage, aux considérations sur la Chine que Monchanin devait aux travaux, menés en commun, avec son *alter ego* lyonnais, l'abbé Édouard Duperray qui consacra toute son existence à cette civilisation même s'il ne put demeurer que très brièvement, de 1947 à 1949, en terre chinoise.

2. En 1927, Jules Monchanin entra dans la Société lyonnaise de philosophie fondée en 1923 à l'instigation du notable Victor Carlhian (1875-1959) et du jésuite Auguste Valensin (1879-1953) qui fut son professeur. Elle regroupa au fil des années les meilleurs esprits de la capitale des Gaules parmi lesquels Joseph Vialatoux (1880-1976), Jacques Chevalier (1882-1962), Pierre Lachèze-Rey (1885-1957), Jean Wahl (1888-1974), René Biot (1889-1966), Gabriel Madinier (1895-1958), Jean Lacroix (1900-1986), Jean Guittou (1901-1999). Notons aussi que notre auteur participa de 1923 à 1926 au «Groupe de travail en commun», fondé par Jacques Chevalier en 1920 et rassemblant quasiment les mêmes personnes. Dans l'annuaire de ce groupe en 1926, il résuma sa recherche comme étant des «préoccupations intellectuelles centrées autour du problème critique fondamental dans ses relations avec la connaissance mystique». Ces différents cercles lyonnais se mouvaient pour